

# Danse avec le chaos

## *Joker* de Todd Phillips

Jean-Philippe Gravel

Volume 38, numéro 1, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2020). Danse avec le chaos / *Joker* de Todd Phillips. *Ciné-Bulles*, 38(1), 22–25.

# Danse avec le chaos

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Rien ne va jamais bien à Gotham City. Sans quoi elle ne serait pas cette « Goddamn » de ville, si fichue qu'il lui faut un justicier mythique (mais non moins vrai) pour y combattre des crises déclenchées par les monstres criminels qu'elle engendre à même ses égouts, ses épandages d'acide et sa corruption; les Penguin, Bane et Joker de ce monde-là pour qui Gotham (leur ville mère) est le farwest (urbain) parfait où lâcher la bride de leurs ambitions criminelles démesurées. Un certain Bruce Wayne, déguisé en chauve-souris et disposant d'un « batéquipement » de pointe (signe des super pouvoirs que peut conférer à cet individu une richesse illimitée), est ce sombre défenseur de l'ordre. La série a exploré à fond les correspondances et l'ambiguïté poreuse provenant de cette évidence que dans « Batman », qu'ils soient bons ou méchants, les principaux protagonistes sont toujours mutants ou travestis — **Batman Returns** de Tim Burton étant sans doute celui des films où, face au Penguin (Danny De Vito) et troublé par la mystérieuse Catwoman (Michelle Pfeiffer), Bruce Wayne était repoussé au plus loin dans la psychanalyse de sa peur qu'un monstre se tapisse aussi en lui.

« Ces films ne sont pas des films, mais des parcs d'attractions », déclarait Martin Scorsese début octobre, pointant du doigt l'actuelle pandémie de films de superhéros Marvel, **Avengers**, etc., sur les écrans, au moment où **Joker** s'apprêtait à sortir dans la crainte que son propos incendiaire ne provoque des attentats dans certaines salles, façon Aurora. Or, **Joker** et les **Batman** ne dérivent pas de l'univers Marvel, mais celui de DC Comics; pas la même chose. Scorsese aurait pu, pour sa peine, s'en prendre au fait que les trois quarts de la production hollywoodienne se composent de *remakes* sous une forme ou une autre, dont les produits de ces franchises multimilliardaires font obstacle aux propositions plus créatives et audacieuses,

aussi plus risquées à produire. Les plus malins s'en tireront en réinterprétant certaines figures emblématiques pour qu'ils présentent une certaine pertinence aux problématiques actuelles. Si ce sont des parcs d'attractions, on y trouvera, en cherchant bien, un ou deux manèges à thème féministe ou écologiste, par exemple. Et même quelques cabinets de psychanalyse, comme c'est le cas avec ce **Joker** qui, en explorant la genèse de l'ennemi le plus juré de Batman (en l'étendant sur le divan donc), Todd Phillips (**The Hangover 1, 2 et 3**) et son scénariste Scott Silver (**8 Mile**) tiennent un sujet dont la volonté d'être pris au sérieux mérite que l'on s'y penche.

Le film *a priori* affiche une distance quasi uchronique avec les autres univers cinématographiques des **Batman**, comme s'il faisait un pas de côté en direction d'une apparence de réalisme d'époque. Avec ses cinémas pornos, ses intérieurs miteux et ses rues infestées de rats (les éboueurs sont en grève), la ville de Gotham rappelle le cinéma urbain violent et glauque des années 1970, où surtout New York est la capitale du crime impuni et de la dépravation ainsi que de la solitude et de l'aliénation: un amalgame qui aurait retenu le danger de **Taxi Driver**, **Death Wish** ou **Cruising** en atténuant sensiblement son côté dépravé. À ce cadre rétro (magnétoscopes VHS, téléviseurs analogiques et téléphones filaires) se greffe un climat de crise sociale en ébullition chargé à bloc de problématiques (« topics ») courantes qui lorgnent autant du côté du mouvement Occupy et des gilets jaunes que des printemps insurrectionnels et de cette colère de fond débouchant sur ce que certains appellent aujourd'hui la « mondialisation de la révolte ». En somme, le film a à peine établi sa toile de fond qu'il révèle déjà un appétit pour les problématiques sociales d'une voracité proprement omnivore.



Arthur Fleck (Joaquin Phoenix) lors d'une visite chez sa psychiatre

Arrive « l'individu problématique », Arthur Fleck (Joaquin Phoenix), futur Joker, pour l'heure simple clown qui fait la réclame pour des magasins miteux ou tâche d'égayer des enfants hospitalisés. Portrait du mésadapté en victime amaigrie, ses troubles mentaux le persécutent et lui attirent aussi la persécution d'autrui quand un stress déclenche chez lui une de ces crises de fou rire dément dans les situations les plus inappropriées. La vie n'a rien de drôle pour ce dépressif incapable de se fondre dans le décor, pas loin d'attendrir quand il soigne sa vieille mère en rêvant d'une improbable carrière d'humoriste qui percera un jour à l'émission de son idole, l'animateur Murray Franklin (Robert De Niro). Même la psychiatre bienveillante à qui il confie ses pensées les plus sombres (« Est-ce que c'est moi, ou est-ce le monde qui devient de plus en plus fou ? » est la première réplique du film) semble plutôt y voir un innocent.

Suivant un schéma proche des films de justiciers d'une autre espèce que les justiciers masqués (pensons à **Death Wish**), le premier acte du film voit Arthur subir une agression, une injustice et une déconvenue. Des voyous le tabassent sans ménagement dès les premières minutes. Son patron lui réclame ensuite le montant de la pancarte publicitaire qu'ils lui ont fracassé sur la tête. Dans un autobus, les facéties d'Arthur pour faire rire un enfant lui attirent l'hostilité de la mère. Et ainsi de suite. Pendant ce temps, la télévision débite les promesses

électorales bidon des élites fortunées déconnectées de la réalité, dont celles du riche Thomas Wayne, pendant que les soins de santé et les services sociaux dont Arthur et sa mère dépendent se font sabrer. Quand la psychiatre d'Arthur lui annonce que leurs entretiens (et ses traitements) cessent dès à présent, elle ajoute : « Ces gens [les politiciens] se fichent éperdument des personnes comme vous... et des gens comme moi. » L'évidence, en somme.

On ne voudrait pas voir un revolver tomber entre les mains d'un « innocent » qui confie à son journal intime « espérer que sa mort aura plus de sens que sa vie ». Un collègue louche lui en donne pourtant un afin, soi-disant, qu'il se protège contre de nouveaux agresseurs. Ou peut-être qu'il se tire une balle dans la tête. C'est la première option qui l'emporte lorsque Arthur décharge son arme sur un trio de *yuppies* belliqueux, voyous en complet-cravate que son déguisement et son fou rire ont attirés vers lui dans une rame de métro. La journée a été rude : Arthur vient d'être congédié pour avoir transporté un pistolet dans un hôpital pour enfants. Victime de l'humour involontaire avec lequel le sort se joue de lui (un motif qui cause dans **Joker** quelques instants de malaise comique inspirés), l'arme était tombée de sa poche en plein numéro. Ce moment décisif de l'histoire marque aussi un sommet de manipulation dans le film : l'humiliation subie par un Arthur au bout du rouleau insiste si longtemps sur le plaisir sadique des





« *Joker* raconte l'improbable ascension d'un "dérangé" solitaire dans un climat social en déliquescence, au bord de l'insurrection, dont il devient, presque à son corps défendant, l'inspirateur et le symbole. »

agresseurs à intimider leur proie et à la préparer à s'en prendre une bonne que l'on ne se peut plus d'attendre qu'ils se fassent tirer dessus.

Et la population qui forme le « 99% » de Gotham d'approuver et de réclamer plus de sang, de crier mort aux riches, aux *yuppies* et aux dirigeants qui font fortune sur le dos des opprimés qu'ils méprisent. Les médias, porte-voix des puissants, l'auront cherché en s'indignant du lâche assassinat de trois honorables citoyens (entendons riches) par un tueur qui n'ose même pas montrer son vrai visage. Ils accouchent et propagent la légende d'un clown tueur alors qu'Arthur Fleck commence à peine de naître en Joker et donnent ironiquement un coup d'accélérateur à sa métamorphose. Dans une époque d'avant l'Internet avec ses épidémiques engouements et ses passions mobilisatrices massives et instantanées, le clown assassin et futur Joker est déjà un phénomène viral.

Fleck n'est toutefois pas au bout de ses peines, pas encore prêt à incarner la légende qui le précède. Le second acte de trois traite de son obscur roman familial, la quête de ses origines et sa recherche d'un père lorsque Arthur apprend de sa mère qu'il serait le fils de Thomas Wayne, où elle a servi comme domestique. Et le *fan* fin connaisseur de la mythologie du super vilain des DC Comics de frémir. Joker et Batman/Bruce Wayne frères de sang : oseront-ils y ajouter cette couche ? Tout de même pas, quoique entretemps le père du futur Batman

aura passé pour un beau salaud et Fleck pris quelques tuiles en plus, ainsi qu'un coup de poing au visage au terme de son enquête. Le bilan ? Divulgâcheurs devant : son père n'est pas Thomas Wayne, sa mère n'est pas sa mère non plus, Fleck a été adopté et (ça s'embrouille) sa mère (laquelle des deux ?) l'aurait laissé, enfant, être abusé par son vrai père. Remarquez, cette escalade de révélations tant sur ses origines que sur les causes de sa maladie mentale ne réveille aucun souvenir ni n'active quoi que ce soit chez Arthur Fleck qui le rattache à son enfance et, d'un point de vue scénaristique, c'est un problème. Le film feint de creuser le passé et la psyché du personnage pendant 40 minutes avant de reculer au dernier moment. Tout ça ne sert qu'à ajouter à la liste, déjà longue, d'abandons et de trahisons qui s'acharnent sur lui.

En fin de liste, l'effondrement de tout ce en quoi Arthur a pu tenir passe aussi dans le tordeur ses ambitions d'humoriste et son admiration pour l'animateur Murray Franklin. Plus tôt dans l'histoire, Arthur s'est produit si lamentablement dans un micro ouvert d'humoristes solo que l'émission de Franklin en a diffusé un extrait pour se moquer de celui que l'animateur, sardonique, appellera pour la première fois « Joker ». Au troisième et dernier acte, la production invite contre toute attente Arthur à faire une apparition dans le *talk-show* de Franklin. Bien que talonné par deux détectives, il va leur échapper et s'y rendre, à la faveur de l'insurrection qui croît dans le métro et les rues de Gotham, où tout le monde est dé-

guisé en clown. Costumé et maquillé à l'image du clown maléfique que nous connaissons, Fleck s'apprête à faire, et fera, son *coming out* en direct. Oui, il a assassiné les trois *yuppies* et c'est bien fait pour eux : Gotham compte maintenant trois salauds en moins. « Les médias s'en sont alarmés parce que les victimes étaient riches, mais si quelqu'un comme moi s'était fait assassiner, vous vous en seriez complètement fichu. » Ainsi se poursuit cinq minutes durant l'exposé incendiaire de la philosophie de Joker, ex-Arthur Fleck, porte-parole (semble-t-il) de la colère de tous les laissés-pour-compte; Joker parachevant le tout en tirant en direct sur son ancienne idole.

Puis, il prend le temps de savourer sa victoire, de dominer du regard et de respirer l'air frais du chaos que répandent les émeutiers masqués dans la ville avant d'être arrêté par la police. Pendant ce temps, le jeune Bruce Wayne assiste au meurtre de ses parents dans une allée obscure. Ainsi, **Joker** remplit honorablement le cahier de charges de l'antépisode qu'il se propose d'être en égratignant le mythe de Bruce Wayne au passage, car quel genre de paix sociale défendra-t-il au juste sinon celle qui favorise les privilégiés? À sa sortie, **Joker** a fait redouter qu'il ne provoque des incidents, par l'épaisseur de son nihilisme combinée à l'idée insistante que le jour approche où le mépris des élites possédantes envers les « sans-dents » se retournera contre elle.

Dans cette version de la genèse de Joker, celui-ci ne domine ni ne dirige ce désordre. Il est celui qui tout au plus en allume la mèche, en s'en prenant à des victimes de la classe supérieure. La télé et les journaux relaient ensuite le meurtre, l'amplifient; le film insiste sur leur implication tant dans le déclenchement de cette guerre civile que dans la transformation d'Arthur Fleck, au départ un célibataire anonyme et perdant, en ce personnage de Joker-clown tueur qui lui a été pratiquement taillé par les journaux et la télé, jusqu'à lui donner son nom. Pas étonnant alors que la couverture critique de **Joker** fasse également se côtoyer le nom de James Eagan Holmes, auteur solitaire de la tuerie d'Aurora, avec celui de Donald Trump, créature notoirement ennemie des médias, mais qui n'aurait jamais existé dans sa forme actuelle sans leur concours actif. **Joker** rassemble ces deux extrêmes en un même être, qu'il fait passer du premier état au second : le petit cousin de Travis Bickle et de Rupert Pupkin (antihéros tous deux joués par Robert De Niro dans **Taxi Driver** et **The King of Comedy** de Scorsese) qui se hisse et est hissé à ce statut d'agitateur de masse, d'anarchiste boutefeu émeutier et célèbre où il réalisera sa destinée de personnage de bédé. Et si tout cela paraît manquer d'un évident sens des proportions, c'est peut-être aussi qu'à bien des égards, nous avons perdu le nôtre en chemin depuis longtemps.

**Joker** raconte l'improbable ascension d'un « dérangé » solitaire dans un climat social en déliquescence, au bord de



Le Joker dans la loge de l'émission de Murray Franklin (Robert De Niro)

l'insurrection, dont il devient, presque à son corps défendant, l'inspirateur et le symbole. Joker, étant Joker, ne peut que se régaler du résultat, qui équivaut dans le film à la plus complète et violente anarchie. Comme si soudain le chaos déchaîné s'était déraciné des souffrances (des problématiques) d'où il vient. Nous ne pouvons accorder ne serait-ce qu'une seule once de pertinence ou de valeur à cette vision caricaturale de la mondialisation de la révolte en cours dont les causes ne dérivent ni des meurtres d'un mésadapté poussé à bout ni du délire médiatique qui en aurait découlé, ou autres genres de scénarios. Cet amalgame en trop est ce pour quoi **Joker** n'aide aucunement à y voir plus clair en ces temps troublés, chargés d'insurrections en marche ou à venir, et aussi ce pour quoi même toute l'intensité du talent de Joaquin Phoenix ne peut empêcher ce film aux sympathies soi-disant de gauche d'être fondamentalement réactionnaire. ☹



États-Unis-Canada / 2019 / 122 min

**RÉAL.** Todd Phillips **SCÉN.** Todd Phillips et Scott Silver **IMAGE** Lawrence Sher **MUS.** Hildur Guðnadóttir **MONT.** Jeff Groth **PROD.** Bradley Cooper, Todd Phillips et Emma Tillinger Koskoff **INT.** Joaquin Phoenix, Robert De Niro, Zazie Beetz, Frances Conroy, Brett Cullen **DIST.** Warner Bros.